

Table des matières :

Chapitre 1	Un voyage aux enfers
Chapitre 2	Confession déchirante
Chapitre 3	La sixième épouse
Chapitre 4	Obligée de fuir
Chapitre 5	Le fabuleux destin de Mambo
Chapitre 6	Je reviendrai

UN VOYAGE AUX ENFERS

En 2019, un événement inattendu allait changer le cours de mon existence pour les quatre prochaines années.

Nous étions à table, mes trois enfants et moi, lorsque l'agent de sécurité est apparu. Il était suivi par une dizaine d'hommes en tenue militaire, armés jusqu'aux dents. En un instant, la résidence a été investie, je me suis retrouvé encerclé comme par une meute de loups.

Le chef de l'expédition, un lieutenant-colonel moustachu à la mine patibulaire s'avança et se tint face à moi. Ses hommes paraissaient nerveux.

— Vous êtes bien M. Hervé Assomoli ? demanda-t-il, sans même prendre la peine de saluer. À croire que dans l'armée, on se fout pas mal des règles élémentaires de politesse.

— Oui, répondis-je. Que me vaut le plaisir ?

— Je vous invite à nous suivre.

— Pour... ?

— Nécessité d'enquête.

Il m'a aussitôt tendu une feuille de papier. Un avis de perquisition. Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai réfléchi une fraction de seconde, intrigué par ce cinéma. J'ai essayé de me persuader qu'il s'agissait sûrement d'une méprise.

— Peut-être faites-vous erreur sur la personne, tentai-je de répliquer.

— Inutile de discuter, monsieur.

— Que me reproche-t-on alors ?

Il ne pipe mot.

— Avez-vous un mandat d'emmener au moins ?

— Pas besoin.

— Dans ce cas, vous comprenez que je ne puis vous suivre.

— À votre place, je ne me le permettrais pas. Le moment est mal choisi, surtout dans votre situation.

— Dans ma situation... Que voulez-vous dire ? Jusque-là, je n'ai commis aucun crime.

— Il vous appartiendra de le prouver devant le juge.

— Le juge ? Mais... Je rêve là ?

— Assez bavardé, vous allez nous suivre. Maintenant !

— Écoutez, tout ça n'a aucun sens !

— Ne nous obligez pas, monsieur. Comprenez-vous ce que je veux dire ? fit-il, en jetant un regard aux enfants.

Ils suivaient la scène, atterrés et effrayés à la vue des fusils d'assaut et de ces uniformes. J'ordonnai à la gouvernante de les conduire en chambre. Paniquée, elle aussi s'était mise à chialer pour en rajouter à la tension déjà palpable.

Je craignais pour les gosses. Le traumatisme que ce spectacle hallucinant pourrait leur causer. Divorcé de leur mère depuis trois ans, je vivais seul avec eux. Mes occupations professionnelles ne me laissaient guère assez de temps pour être présent à la maison. Cette situation conflictuelle entre nous a finalement abouti, hélas, au divorce. Sans lui rejeter la faute, je crains cependant qu'elle ne m'ait pas laissé le choix, quand bien même je lui expliquais le fait que mon travail était très prenant et que mes absences n'étaient pas volontaires. Rien n'y fit.

J'étais manager général d'une société spécialisée dans l'exploitation minière. J'étais régulièrement en déplacement et mes séjours à l'étranger pouvaient parfois se prolonger plusieurs semaines. À peine rentré, je repartais à nouveau au "front" comme j'aimais le dire. Bien sûr, j'aspirais vraiment à une vie plus tranquille. Par exemple, être entouré de ma famille, profiter de belles vacances loin du stress. Mais à l'impossible...

Après le départ fracassant de mon ex-épouse, je dû m'occuper seul des enfants dont j'obtins la garde au terme d'un processus fort éprouvant. Depuis, tout se passait bien jusqu'à cette nuit où tout a basculé dans l'absurde. Ces militaires avaient ordre de procéder à mon interpellation.

Pour quelles raisons ? Je l'ignorais. Un véritable imbroglio !

Devant le comique de la situation, je ne savais s'il fallait rire ou pleurer. Je me résolus néanmoins à rester stoïque pour tenter de gérer la situation.

— Avant toute chose, il me faudrait passer un appel.

— Ce ne sera pas nécessaire, coupa mon interlocuteur.

— Mais enfin, que signifie tout ce cirque ?

Sans broncher, l'officier sortit une cigarette de sa poche. D'un geste méthodique qui semblait avoir été chorégraphié, il l'alluma, aspira une bouffée qu'il expulsa ensuite par ses narines, pulvérisant au passage sa moustache drue en forme de guidon de bicyclette. Un court silence s'ensuivit. Seule la télé qui était allumée diffusait un programme de divertissement à ce moment-là.

Ces hommes n'avaient en leur possession qu'un avis de perquisition, mais pas de mandat d'emmener. Pour couronner le tout, ils ne me laissaient pas le droit de joindre ni mon avocat, ni mes proches. Le contexte défiait les règles de la procédure à ma connaissance.

Il est vrai que dans le pays circulaient plusieurs rumeurs. Cela avait du reste donné lieu à des arrestations de personnes haut placées. Mais avais-je la tête d'un malfrat ou d'un complotiste ? Toutes les batailles remportées dans ma vie l'ont toujours été à la loyale, au prix de mes efforts.

Après avoir fumé le quart de sa clope, d'un signe de tête, le chef militaire ordonne à ses hommes de décamper.

Je suis emmené manu militari, encadré par trois soldats. Dehors, il y a un impressionnant dispositif : des blindés, des pickups dont certains sont surmontés de mitrailleuses. Les voisins alertés par le bruit des engins ainsi que la présence inhabituelle de l'armée dans ce quartier résidentiel, observaient la scène de leurs balcons.

Je suis installé à l'arrière d'un 4x4 aux vitres fumées. Puis, le cortège se met en branle, dans un formidable concert de moteurs vrombissants. Il était 20 heures 13 minutes précises, à ma montre.

Assis entre mes deux chiens de garde, j'essayais de comprendre ce qui m'arrivait.

Nous avons roulé pratiquement une demi heure, phares éteints, sans faire de halte. Je n'avais aucune idée de l'endroit où l'on me conduisait. Après quelques détours, la colonne se scinda en deux. Les véhicules civiles prirent la direction du centre-ville, tandis que le gros du contingent mit le cap à l'ouest, probablement en direction de la base militaire. En effet, le camp se trouvait de ce côté-là. Il ne restait que trois véhicules. J'étais dans celui du milieu.

Nous avons franchi un poste de contrôle tenu par des gendarmes. Une fois à l'intérieur de la forteresse, les véhicules s'immobilisèrent. Le sigle estampillé sur la façade du bâtiment central était plus qu'éloquent. DRST : Direction des Renseignements et de la Surveillance du Territoire. Je compris que nous ne partions pas au camp militaire, mais on m'avait conduit ici, dans ce centre de détention provisoire situé sur le même trajet. C'est la première fois évidemment que j'y mettais les pieds.

On me fit descendre du véhicule. J'étais à la fois hébété et bizarrement anesthésié par l'ampleur des événements.

À la réception, on me délesta de mes téléphones ainsi que de ma montre, une Patek Philippe. On me conduisit ensuite dans une salle sans fenêtre, n'ayant en tout qu'une seule chaise. La lourde porte se referma aussitôt derrière moi. À partir de là, ma descente aux enfers allait commencer. J'ignore combien de temps je suis resté là. C'était une situation très déstabilisante.

Je commençais à somnoler, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Un homme de haute stature, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise de laine blanche fit son entrée. Derrière lui, se tenait un autre homme en uniforme, très propre. J'ai découvert qu'ils étaient tous les deux des officiers de la gendarmerie nationale. Dès lors, je suis soumis à un interrogatoire.

Au début, je me dis que c'est une erreur, que je vais le dire aux gendarmes et qu'ils me présenteront leurs excuses. Ainsi, je repartirais la tête haute.

La première question me prit au dépourvu.

— À quoi étaient destinées les armes découvertes à votre résidence ?

— Des armes ??...

Le choc. Je suis abasourdi !

Ils m'ont mis sous le nez des photos et une vidéo de ma résidence où l'on voit une importante quantité d'armes de guerre ainsi que des caisses de munitions. Elles auraient été déterrées dans le jardin, à l'arrière cour.

La villa en question était une résidence secondaire que je mettais à disposition de mes visiteurs étrangers. Certes, il y avait une salle où je tenais quelquefois des réunions, mais c'était dans le

cadre strict de mes activités professionnelles. J'essayai d'expliquer cela à mes interlocuteurs. Imperturbables. Ils se contentaient de prendre note.

Je suis cuisiné, à tour de rôle. Ce cirque dure plusieurs heures, si bien qu'avec la fatigue et le sommeil j'ai de plus en plus du mal à mettre de l'ordre dans mes idées, à coordonner mes arguments. Épuisé, affamé, je ne désirais qu'une seule chose, regagner mon domicile douillet, prendre un bon bain et dormir.

J'étais prêt à craquer, à raconter n'importe quoi, pourvu qu'ils me libèrent.

Après des longues heures d'un interrogatoire corsé, je suis conduit dans une autre cellule. J'ai droit enfin à mon premier repas, composé d'une assiette de riz farci au goût fade et un verre d'eau à la propreté douteuse. Il devait faire nuit... ou jour, enfin, je ne sais plus. Je n'avais aucune notion du temps.

J'espérais qu'après avoir prouvé ma bonne foi, je serais enfin libre.

Je touchai à peine au repas. Puis je me couchai sur le sol et m'endormis aussitôt.

Des heures après, je subis un autre contre-interrogatoire. J'avais l'impression que tout était mis en œuvre pour me faire sortir de mes gonds, me faire avouer quelque chose que je ne savais. Comment peut-on dire quelque chose qu'on ne sait pas ? Je gardais néanmoins mon calme, essayant de rester lucide pour répondre de façon concise aux questions.

Longtemps après, alors que ma garde à vue durait depuis deux jours, je crois, que mes geôliers viennent à nouveau me chercher. Je n'ai droit à aucune explication. On me conduit, menotté, à la maison d'arrêt et de correction située en périphérie de la ville. Je suis incarcéré ! Me voilà prisonnier, du jour au lendemain. Vous imaginez l'état psychologique ? Je revois la haute clôture de la prison, ces barbelés, cette cellule de 8 m²... comme dans un mauvais film. Pourtant, je ne suis pas au bout de mes peines. C'était dingue !

Le procureur, une femme, a qualifié les faits portés contre moi : "trafic, détention illégale d'armes et tentative d'atteinte à la sûreté de l'État". Rien que ça !

Je clame mon innocence devant mon conseil d'avocats qui organise ma défense. Des connaissances, informées de ma détention, s'organisent également pour m'apporter leur soutien du mieux qu'elles peuvent. Celles-ci veillent à ce que je ne manque de rien. Grâce à quelques bons offices, j'ai finalement droit à une cellule individuelle, un lit, un matelas, un frigo de chambre, un ventilateur, une télé et d'autres commodités. Pour tenter d'aérer mon esprit, je me plonge dans la lecture.

Quand je ne lis pas, je fais la cuisine. Cela m'occupe, me permet de m'évader – bel euphémisme – et m'évite de trop penser.

Au cours des premières semaines, je perds le sommeil et toute motivation. Je ne sortais plus de ma cellule, sauf pour ma douche. Trois fois par semaine, très tôt, pour éviter les autres détenus. Mon procès est prévu dans deux mois. Pendant ce temps, je repasse des souvenirs dans ma tête, en me disant que je vais trouver quelque chose pour m'innocenter.

Un après-midi, comme je suis allongé, mon téléphone sonne. Je décroche. C'est l'un de mes meilleurs amis qui me demande si je suis au courant.